

NECROLOGIE

Jean FORESTIER (Promotion 1922)

Le 15 août 1947, la voix entrecoupée d'émotion d'un vieux camarade et ami commun, nous apprenait au téléphone la mort de Jean forestier : accident de montagne.

Accident imprévisible, l'ascension qui avait amené Forestier, un de ses frères et deux cousins au Mont Granier, près de Chambéry, ne présentant aucun caractère dangereux, une simple excursion. Perdant l'équilibre alors qu'il gravissait une forte pente, il avait roulé rapidement en contre-bas et s'était fracturé le crâne contre un quartier de roche qui se trouvait là. Ayant perdu connaissance aussitôt, il agonisa lentement entre les bras de son frère Léon, et il fallut plusieurs heures au sapeurs-pompiers de Chambéry pour pouvoir ramener son corps du lieu escarpé où il était tombé.



Atterrés par l'horrible nouvelle, le téléphone inconsciemment raccroché, nous sentions tout à coup le vide nous environner. Dans la profonde douleur qui nous envahissait, au milieu du désarroi complet de notre esprit, une seule pensée se détachait immédiatement : C'est le meilleur de nous qui nous quitte.

Aucun de ceux qui l'ont approché, ne sera surpris de cette réaction. Il venait à peine de nous quitter pour ces vacances qui devaient être les dernières, huit jours passés à son contact nous avaient fait sentir, une fois encore, le puissant rayonnement qui émanait de cette amitié si grande et si simple. En des conversations inoubliables, il nous avait initié à l'Enseignement de saint Paul, et nous avons eu le sentiment qu'il nous dominait de plus en plus par son élévation morale exceptionnelle.

Ceux qui, comme nous, ont eu le privilège de cette amitié savent bien que, grâce à lui, nous avons connu un Juste.

Qu'on nous permette de rappeler que c'est à cette même époque, peu avant de nous quitter pour toujours, qu'il assista au déjeuner qui réunissait à Collonges les Anciens de la Promo 22. Ce fut une belle journée, pour lui et pour tous. Le matin nous avons visité l'Ecole en détail, et notre cher Maître, le « Papa Meunier », voulut bien se joindre à nous pour cette fête de l'amitié.

Jean Forestier était né à Aix-les-Bains, en 1900. Il descendait d'une vieille famille savoyarde, l'une de ces familles provinciales et bourgeoises de France dans lesquelles le pays puise, sans relâche comme sans déconvenue, ses élites.

Il avait fait de brillantes études au Lycée de Chambéry, puis avait terminé ses études secondaires à l'Ecole Saint-Jean, à Fribourg (Suisse).

Bachelier de mathématiques et de philosophie, nous le trouvons comme nous-mêmes « bizuth » en 1919, dans les amphis de l'Ecole de Chimie. C'est aussitôt la franche camaraderie et aussi l'amitié qui se créent et se développent. Car il est d'abord charmant, avec son sourire si fin qui découvre son âme candide et pure et il est droit, il est serviable, il est bon.

C'est aussi un sportif : tennis, natation, mais surtout un bon joueur l'équipe de l'Ecole de Chimie, avec la foi et le cœur qu'il apportait dans toutes ses actions.

Sorti de l'Ecole en 1922, licencié ès-sciences, il fait son service militaire dans les unités spéciales et nouvellement créées du Service Z et termine par un court stage à l'Institut Pasteur, dans les laboratoires Professeur Trillat.

Il entre alors à la Société Française Nobel, département Matières Plastiques, où il reste environ deux ans.

Puis il part pour la Hollande, à Delft, où il est attaché à margarinerie du groupe Nuilever et s'occupe profondément d'hydrogénation de corps gras.

Nous le retrouvons alors à l'usine de Fly-Tox, à Gennevilliers, dont il ne tardera pas à prendre la direction. Nous le voyons avec joie à ce cher Groupe Parisien, dont il est un des poètes.

Nous le voyons aussi souvent à l'oeuvre, les circonstances de la vie industrielle nous ayant conduits à collaborer à certaines installations qu'il réalise. Et c'est avec une émotion profonde que nous évoquons ces journées de travail en commun dans cette usine de Gennevilliers, où la tâche s'exécutait dans une atmosphère de camaraderie, nous dirions presque de famille, son personnel l'adorait, à bon droit.

Là, nous avons pu apprécier à sa haute valeur l'ingénieur qu'il était devenu. Rien ne comptait pour lui, ni le temps, ni les efforts. Seul l'animait le souci constant de la perfection, dans tous les détails.

Le travail acharné, cette conscience exceptionnelle apportée à toutes choses de notre profession, ne l'empêchaient pas de trouver encore le temps — c'était celui de ses loisirs — de se consacrer aux oeuvres sociales, rendant service aux uns et aux autres avec une modestie, une abnégation qui étaient sa marque personnelle.

Pourtant, rien ne serait dit encore sur lui si nous ne tentions d'évoquer la vie intérieure intense, qui était celle de cette nature d'élite. Nous regrettons de ne pouvoir le faire en termes assez élevés, à l'échelle de ses sentiments dans le domaine spirituel.

Citons une réflexion d'un de nos amis qui le connaissait bien, cela fera mieux sentir cette grandeur dans la simplicité : « Comme toi, nous disait-il, j'avais une profonde estime pour Forestier, je dirais même plus que de l'estime, du respect, tellement j'admirais sa vie intérieure ».

Profondément chrétien, il voulait que chacun de ses actes fût conforme à sa doctrine. Et nul ne pouvait s'en douter, si ce n'est ceux qui savaient ce qu'abritaient les replis de cette âme immense. Car il eût été désolé d'apparaître comme un prosélyte, lui qui respectait scrupuleusement les sentiments et l'indépendance humaines.

Frappé dans ses affections les plus chères — il avait perdu son fils de quinze ans, il y a quelques années — il s'était élevé encore et a travers sa douleur atteint, à l'égal des grands contemplatifs, à la véritable sérénité.

Nous ne pouvons dire d'où vient cette pensée, et nous prions même son auteur de ne voir dans notre citation que le geste pieux qui s'impose, tant cette pensée résume tout : « Jean a eu la mort qu'il méritait une mort magnifique. Il était prêt. Il est parti pour une petite ascension sans danger et ce fut pour lui l'ascension finale vers la Lumière ».

A sa famille tout entière, à ses amis, à tous les camarades qui l'ont approché, il reste du moins de lui une chose sublime et qui ne meurt pas ; l'exemple de toute son existence.

Jean Forestier, mon vieux camarade, tu restes vivant parmi nous.

A.G